

*T'sais, je n'ai jamais été aussi vrai à tes côtés que quand ta mémoire a flanché. Je m'habillais librement. Parlais franchement. Sans faux-fuyants. J'avais la conviction que puisque tu n'étais plus toi-même, moi, je pouvais l'être.*

*Je ne sais pas si tu comprenais que c'était moi, ton gars, ou si tu pensais que j'étais lui. Si j'avais été un étranger, est-ce que ç'aurait été du pareil au même ? Qu'importe. J'étais moi-même, lui, étranger.*

*Je prenais tout ce qui sortait de ta bouche, même si ça n'avait pas vraiment de sens. C'était plus que tu ne m'avais jamais offert.*

*Tu étais Alzheimer. Comme si c'était un rôle à incarner. Comme Christian Bale est Batman ou Julia Roberts est Erin Brockovich. On ne dit pas qu'une personne a l'alzheimer comme elle aurait la grippe, la jaunisse ou le cancer, mais qu'elle l'est. Je sais bien qu'Alzheimer était une personne : Alois Alzheimer, un psychiatre allemand qui a donné son nom à la maladie comme Crohn, Hodgkin ou Parkinson l'ont fait aussi. Maintenant on ne l'oubliera jamais.*

*Tu m'avais donné le nom de Maurice. Celui qu'on avait si longtemps oublié.*



# Philippe

J'ai un sentiment de vertige en ouvrant les yeux. Derrière les cristaux givrés coincés entre le double vitrage, j'aperçois les pics enneigés revêches percer les nuages vaporeux plus bas. Je m'étais endormi la face écrasée contre le hublot, quelque part entre Vancouver et Ancho-  
rage. Le petit avion sur l'écran tactile empiète sur la frontière entre le Yukon et l'Alaska: le parc national Kluane d'un côté et celui de Wrangell-Saint-Élie de l'autre. Mon voisin qui monopolise l'appui-bras ne verra rien du spectacle s'il faut en croire le filet de bave cascasant de sa bouche au coton bleu de sa chemise qui n'absorbe plus rien là où s'est formée une flaque visqueuse déjà épaisse.

Je suis heureux d'avoir quitté la fin d'août humide et collante de Montréal. Ma famille vient du nord, un nord que je n'ai jamais exploré d'aussi haut. Mon guide de voyage précise qu'en Alaska, il n'y a presque pas de printemps et d'automne. L'été se termine et culbute presque illico dans l'hiver. Pas de longues saisons intermédiaires, de shoulder seasons. Ça tombe rapidement, brutalement.

Papa, tu es mort il y a un an.

\* \* \*

En langue aléoute, Alaska signifie littéralement « objet vers lequel l'action de la mer est dirigée ».

Je suis submergé.

Depuis ta mort, papa, les choses ont déboulé. Ça ne se peut pas, tout s'est trop bien enligné. Ça n'arrive que dans les films, ces affaires-là, ces films que tu disais toujours tirés par les cheveux. On pourrait croire à une véritable épiphanie, à la naissance d'une idole. Ta mort comme un élément déclencheur qui a mis Maurice sur ma voie. Puis la découverte en vidant tes boîtes de souvenirs de la carte postale qu'il t'avait envoyée. La rencontre avec Pierre, quasi miraculeuse. La lecture des mémoires de Maurice, comme des écrits sacrés. Toute cette année culmine avec ce voyage, un pèlerinage sur les traces de mon oncle, ton frère. Je me rattrape pour les liens que nous n'avons pu tisser, je rattrape toute la famille en fait. Je vais au bout du mystère familial, une mythologie que personne n'a osé raconter, que personne ne connaît en entier. Je vais tout t'expliquer. Bien sûr que tu ne sais pas qui est Pierre, que tu ne sais pas ce que Maurice a écrit. Je vais partager son histoire avec toi, celle peut-être pleine de trous, mais qui me permet de retrouver une appartenance à ma famille.

Qu'est-ce que je viens faire ici ? En m'éloignant de la maison, comme Maurice l'a fait, je pourrais me faire croire que je m'approche symboliquement de mon oncle disparu, mais ça serait me mentir. Je vais me perdre. L'Alaska est le plus grand des cinquante États américains. Plus étendu que la grande majorité des pays de la planète, il compte moins d'habitants au kilomètre carré que la Mongolie, pays le moins densément peuplé du monde.

Moins d'un pour cent de son territoire est développé. Là-haut, il y a plus de caribous que d'humains. Bien que l'Alaska soit peinturé dans le coin des mappemondes, Anchorage, mon point d'entrée, est à mi-chemin entre Tokyo et New York.

\* \* \*

Papa, quelques mois avant ta mort, tu t'étais mis à m'appeler Maurice, t'en rendais-tu seulement compte ? Le seul autre nom que tu m'avais déjà donné, c'était Philou, jusqu'à ce que je devienne trop grand, trop homme à tes yeux pour mériter encore ce petit nom. Quand je suis devenu pour toi Maurice, notre relation qui allait à vau-l'eau s'est solidifiée, s'est resserrée. Alors incarner le rôle pour tes derniers jours m'allait bien, même si je n'avais pas encore lu le scénario.

Tu perdais la carte : alzheimer, démence hyperprécoce et fulgurante. Tu n'avais que rarement prononcé le nom de Maurice avant ça, devant moi du moins, même si je savais qui il était, bien sûr. Tu as toujours été discret sur ta famille. Pour moi, les grands-parents, les oncles et les tantes, les cousines et les cousins ne sont pour ainsi dire que maternels. Ta famille à toi, papa, restée loin, à quelque huit heures au nord de Montréal, je la connais, je la voyais une fois par année, petit, mais je ne la vois plus jamais.

Maurice, c'est la neuvième et dernière branche de l'arbre généalogique qui se déploie sous Simone et Timothée, tes parents, celle qui se termine avec lui, une

branche de bois mort qu'on aurait sans doute préféré élaguer, qui fléchit sous son seul poids. Il n'apparaît que sur quelques rares photos de famille. Il est parti pour Montréal avant ses dix-huit ans : autoexcommunication. Puis il s'est envolé pour l'Alaska, le savais-tu, ça ? Bien sûr que tu le savais, Maurice t'a écrit une carte postale de sa nouvelle maison. Avant que Pierre tombe sur ma route, qu'il me parle de mon oncle, avant qu'il me lègue ses mémoires, afin que Maurice puisse enfin avoir un lien avec sa famille, je ne connaissais presque rien de son histoire. Quand je suis devenu Maurice, mon oncle venait me visiter dans mes rêves, mais comme toujours, je me réveillais en ne me rappelant que la prémisse de mes songes. Alors j'inventais des histoires à partir de là.

Pierre, c'est celui qui est devenu la figure paternelle de Maurice, son mentor, celui qui a fait, je crois, que Maurice a pu vivre sa vie. Après ta mort, il m'est apparu comme ça, comme une révélation. En fait, je savais qui était Pierre. Quand tu es queer et que tu habites Montréal, son nom résonne, sa réputation le précède, c'est un véritable monument dans le Village, pour les causes qu'il a défendues au fil du temps. Mais comment j'aurais pu savoir qu'il avait côtoyé notre Maurice ? L'année de ta mort, papa, Pierre a eu soixante-quinze ans. Pour souligner l'occasion, un photomontage circulait sur les réseaux sociaux. Plusieurs personnes m'ont écrit pour me dire que mon sosie se trouvait sur un des clichés : au milieu d'une manifestation, dans la rue, Pierre et Maurice, bras dessus bras dessous. J'ai tout de suite saisi qui était mon double. J'ai écrit à Pierre, non sans trembler : « C'est mon oncle

Maurice. J'aimerais en apprendre plus sur lui.» À partir de mon nom et de ma photo, Pierre a aussi compris d'emblée : j'étais de la famille. Il m'a invité chez lui, m'a ouvert la porte et les larmes ont coulé.

— Entre, mon chou, entre.

Après m'avoir parlé de son protégé pendant des heures, heureux d'avoir de la visite, Pierre m'a remis les écrits de Maurice tapés à la machine. J'ai lu et relu ses récits comme un fanatique, j'ai glissé dans mes bagages les pages déjà écornées, je connais maintenant les histoires de mon oncle par cœur, des histoires que tu n'as jamais entendues, papa, que Maurice n'a jamais pu nous conter de son vivant.